



UNIVERSITÉ PARIS-SORBONNE

ÉCOLE DOCTORALE V – CONCEPTS ET LANGAGES

Rationalités Contemporaines

T H È S E

pour obtenir le grade de
DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ PARIS-SORBONNE

en PHILOSOPHIE

Présentée et soutenue par :

Maria Luísa LOPES SEMEDO

le 18 décembre 2012

VERS UNE ÉTHIQUE DE L'EMPATHIE

Sous la direction de :

M. Jean-Michel BESNIER

Professeur, Université Paris-Sorbonne

JURY :

M. Jean-Michel BESNIER

Professeur, Université Paris-Sorbonne

Mme. Natalie DEPRAZ

Professeur, Université de Rouen

M. Gérard JORLAND

Directeur d'étude, EHESS

Directeur de Recherches, CNRS

M. Alain RENAUT

Professeur, Université Paris-Sorbonne

Position de thèse

L'empathie est une faculté émotionnelle et cognitive précoce, universelle et modulable, qui nous permet d'être affecté, de reconnaître et de répondre de manière appropriée à la subjectivité d'autrui. L'empathie nous permet, ainsi, de ressentir les émotions et les sentiments de l'autre mais également de comprendre, de connaître et de prévoir son comportement afin de mieux adapter notre comportement intersubjectif. Ce comportement peut aller de la simple coordination sociale à un comportement véritablement éthique. L'objectif de ce travail est celui de présenter et de réfléchir aux conditions de possibilité d'une nouvelle éthique : une *éthique de l'empathie* qui considère cette faculté comme son fondement (contagion, détresse empathique, imitation), son moyen (simulation, imagination, mémoire, souci empathique) et sa fin (partage, confiance, coopération, respect).

Le concept d'empathie est très récent étant donné qu'il est apparu au début du vingtième siècle. Pourtant, l'empathie en tant que faculté humaine, précoce et universelle, existe depuis fort longtemps puisqu'elle est partie intégrante, à la fois condition et résultat, de notre condition d'animal social. De nombreux philosophes ont d'une manière ou d'une autre fait référence à certaines variantes de l'empathie, que ce soit sous le nom d'amour, d'altérité, d'intersubjectivité, d'altruisme ou de sympathie. Toutefois dans notre travail, tout en tenant compte des études précédentes, nous proposons une recherche moderne interdisciplinaire qui prend en compte, non seulement, les dernières études dans les domaines des sciences naturelles et humaines sur notre capacité d'empathie, mais encore le nouveau monde global dans lequel nous vivons aujourd'hui.

Dans la première partie de notre travail, intitulée « Les origines de l'empathie », nous abordons à la fois les origines étymologiques, conceptuelles, biologiques et développementales de l'empathie. Il s'agit ici de décrire et d'expliciter le *fonctionnement* de cette faculté tout en répondant en partie à la question d'inspiration kantienne « *Que puis-je savoir ?* », sous la forme du questionnement « *Que puis-je savoir*

d'autrui ? », « Comment je *connais* autrui ? », des questions qui vont, d'ailleurs, parcourir tout notre travail.

Dans la deuxième partie de notre ouvrage, intitulée « L'éthique de l'empathie : en théorie », nous amorçons la discussion sur la question du « Que dois-je faire ? » et nous développons plus précisément ce que nous entendons par *éthique de l'empathie*. Pour ce faire nous exposons premièrement ce que nous appelons « Les théories de l'empathie », à savoir, les théories annonciatrices d'une possible éthique de l'empathie, notamment avec les philosophes du sens moral, les phénoménologues ainsi que les psychanalystes et psychothérapeutes. Nous procédons, ensuite, à une réflexion sur la place des émotions, des sentiments ainsi que de la raison dans la morale, et enfin, pour tâcher de préciser au mieux notre proposition, nous procédons à un « étiquetage de l'éthique de l'empathie » à partir de sa confrontation avec les éthiques normatives les plus reconnues, et qui semblent à première vue proches ou lointaines, telles que l'éthique du *care* ou l'éthique déontologique d'inspiration kantienne. Nous finissons alors par une théorisation, plus précise, de ce que nous entendons par *éthique de l'empathie* : une éthique hybride, cognitivo-affective, à la fois réaliste et idéaliste ; une éthique minimaliste du point de vue du rapport à soi et à autrui car elle privilégie la relation à autrui aux devoirs envers soi-même ; une éthique qui concilie l'universalité et les cas particuliers ; qui concilie la nature humaine (l'être) avec les valeurs et les normes (le devoir être) tout en laissant une place au dépassement de l'être par la prise en compte de la perfectibilité humaine.

Dans la troisième partie de notre travail, « L'éthique de l'empathie : en pratique », nous abordons la pratique de l'empathie à travers les théories du développement moral, la figure du « spectateur impartial » empathique, l'empathie comme motivation morale et encore ses limites et dérives. Nous abordons ensuite la question de la pratique de l'empathie avec le proche et le lointain, démontrant ainsi notre besoin vital d'intersubjectivité et la contribution de l'empathie au « vivre ensemble ». Pour conclure nous consacrons un chapitre à la « politique de l'empathie » à travers des réflexions sur le monde global, l'importance de l'empathie en démocratie et encore l'utilisation et l'accueil du concept d'empathie et de *care* dans le discours politique contemporain aux États-Unis et en France. Nous finissons par la partie que nous considérons comme étant la plus fondamentale et encourageante de notre travail, puisque nous considérons que

la philosophie doit aussi aller au-delà du questionnement et proposer des solutions. Nous abordons ainsi la question du « comment faire » au travers de la question de l'éducation, de l'importance de l'apprentissage de l'empathie pour l'amélioration du vivre ensemble. Nous démontrerons alors, à travers d'expériences pratiques, que l'éducation empathique conduit à la diminution des niveaux d'agression et de violence chez les enfants, et au développement de compétences émotionnelles, éthiques et sociales essentielles à notre « vie commune ».

Notre recherche nous a ainsi conduit à articuler la question de la connaissance intersubjective avec la question de l'action morale car ce que *je dois faire* dépend aussi de ce que *je connais*, de ce que *je sais* d'autrui. La connaissance de l'autre devient donc avec l'éthique de l'empathie une condition essentielle de sa mise en pratique. Notre réponse morale au sort de l'autre devient plus appropriée à mesure que je connais ses besoins, ses désirs, ses peurs, sa situation. Cependant notre *reconnaissance* et notre *réponse* éthique à la subjectivité d'autrui ne serait pas concevable sans notre faculté à le « ressentir » dans notre corps. C'est parce que l'autre me touche, c'est parce que je suis affecté par sa présence, par son sort que : je le reconnais comme faisant partie du même cercle d'humanité ; que je le reconnais comme ayant une vie intérieure à laquelle, par empathie, je peux, en partie, avoir accès ; que je suis enfin motivé à participer activement à son existence. Je reconnais donc notre similitude, tout en reconnaissant et en respectant sa singularité et j'adapte ma réponse, mon action morale à sa situation. L'empathie conduit ainsi à un comportement triplement moral : mon action vis-à-vis d'autrui est morale (1) parce qu'autrui me préoccupe, autrui me touche et je le reconnais comme étant une autre version de moi-même, ensuite parce que (2) je fais l'effort de me mettre à sa place, parce que je reconnais sa singularité, je reconnais que dans une situation donnée ce que je dois faire doit être adapté à sa situation, à son individualité, et c'est enfin morale dans un niveau plus classique, tout simplement, parce que (3) je l'aide, j'agis en accord avec ses besoins en dépit de ma propre situation.

Nous avons également voulu articuler ce que *je puis savoir* et ce que *je dois faire* dans la méthode de notre travail, dans l'élaboration même de notre théorie puisque nous sommes partis de ce que nous savons sur l'homme. Nous sommes partis de l'homme « tel qu'il est » pour pouvoir penser une éthique, pour pouvoir penser ce que *nous devons faire*.

Nous avons enfin cherché à penser la question « Que m'est-il permis d'espérer ? » Nous défendons avec notre travail que notre imagination, que notre espoir éthique est plus étendu que notre action morale. Nous pouvons imaginer, nous pouvons aspirer à un monde plus solidaire, plus juste. L'homme est un être perfectible et de ce fait nous pouvons *espérer* un réel progrès moral. Ce progrès est déjà visible, il suffit de regarder l'histoire de l'Humanité pour nous rendre compte du chemin parcouru, malgré évidemment, quelques retours en arrière très malheureux et déplorables. Les exemples de progrès sont nombreux comme par exemple la solidarité internationale pour le combat contre la maladie, contre la faim ou contre la pauvreté dans le monde; les luttes contre le réchauffement climatique, contre la disparition des ressources naturelles, contre l'extinction de certaines espèces animales ; le traitement fait aux animaux ; l'accumulation et le partage des savoirs. L'empathie en tant que faculté perfectible a ainsi un rôle à jouer dans ce progrès. Notre capacité d'empathie s'élargit effectivement grâce aux nombreux progrès de notre existence, comme par exemple, notre espérance et qualité de vie, le développement de nos compétences allié aux moyens techniques qui nous permettent d'être de plus en plus en contact avec autrui et de mieux le connaître, et qui nous permettent également de mieux discerner notre similitude. Notre capacité d'empathie se retrouve ainsi développée, parce qu'on élargit à chaque fois un peu plus la communauté humaine. L'objectif de ce travail est donc celui de promouvoir une humanité empathique cosmopolite et pour ce faire nous défendons une éthique de l'empathie, une éthique universellement valide, communicable, qui tient compte à la fois de notre singularité et universalité, de notre égalité et pluralité.

Selon le raisonnement qui préside à ce travail, si nous vivons ensemble et si d'une certaine manière, nous avons besoin, comme nous nous attelons à le montrer tout au long de notre travail, de vivre ensemble, la question de savoir, comment le faire le mieux possible, passe aussi par l'adoption d'une certaine idée de l'humain. Nous adoptons ainsi un optimisme anthropologique méthodologique qui est constitutif de notre questionnement. Il faut d'une certaine manière croire que l'homme «en vaut la peine » pour qu'il puisse être objet d'une étude sur le progrès de sa condition.